Document généré le 29 avr. 2024 02:43

24 images

# #bullshitpartout

Lawrence Côté-Collins

Numéro 188, septembre 2018

Les masques du réel

URI : https://id.erudit.org/iderudit/89337ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Côté-Collins, L. (2018). #bullshitpartout. *24 images*, (188), 96–97.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# #bullshitpartout

PAR LAWRENCE CÔTÉ-COLLINS

↑ **Écartée** (2016)

## À chaque jour, y'a un moment où je me dis : « Heille, si cette personne était un personnage tel quel dans un film, on trouverait ça grotesque ! On n'y croirait pas ! »

Ou encore : « As-tu vu la décoration ? ! J'peux pas croire que la personne trouve ça beau ! C'est horrible… Au cinéma cette déco, ça passerait pas, c'est *too much* ! »

Je ne sais pas ça vient d'où, mais on entend souvent, et moi-même je le dis régulièrement : « La réalité dépasse tout l'temps la fiction ». Que dire de plus ?

Nous vivons dans un monde gorgé de « fake news » et où presque tout le monde se met constamment en scène sur les réseaux sociaux… avec une part de vrai et une part de faux. Un angle de prise de vue qui enlève un double menton pourtant bien réel ! Un sourire de succès alors qu'on est rongé d'angoisses… #lavieestbelle #bullshit

J'aime me faire raconter des histoires véridiques. La vérité, ça ajoute à l'implication émotive. Quand j'étais jeune adolescente (quétaine et que mes goûts n'étaient pas encore raffinés), au Club Vidéo 20/20, ma section préférée c'était celle où se trouvait la collection « Faits Vécus ». Plus tard, début vingtaine, j'ai vu *L'Erreur boréale* de Richard Desjardins,

mon premier documentaire, et ce fut comme un réveil brutal. Je me suis mise à visionner compulsivement des documentaires en tous genres. J'avais l'impression de grandir dans un monde que je ne connaissais pas… comme si on m'avait menti. J'étais dans l'urgence de découvrir, de comprendre et d'analyser. Et je suis progressivement tombée en amour avec le genre documentaire.

Quand j'ai ressenti le besoin de m'exprimer à travers le cinéma pour la première fois en 2004, la façon la plus simple pour moi fut de raconter une histoire fictive en imitant une facture documentaire avec ses codes qui m'étaient familiers. Je n'avais jamais vu ça, mais je me suis mise à écrire et réaliser des faux documentaires. J'ai fraternisé avec le festival abitibien, le *Documenteur* à Rouyn-Noranda dès sa première année d'existence.

Un collègue de travail m'a parlé de Robert Morin pendant qu'on branchait des spots d'éclairage : « Tu devrais voir ses films, y fait ça lui aussi des vues de même où tu sais pas si l'monde sont vrais ! » (C'est l'époque où j'étais technicienne de production à feu Canal Vox). Ce fut comme une illumination dans mon jeune parcours. Comment avais-je pu vivre les 23 premières années de ma vie sans connaitre ce cinéaste ? Que dis-je : ce GÉNIE ! Rapidement, j'ai vu tous ses films. Je me suis offert son coffret DVD au Vidéographe. Ça venait en plus avec un livre que j'ai dévoré : *Robert Morin : interview(s) Moments donnés* (Éditions Vidéographe, 2002). Je dirais que son film *Quiconque meurt, meurt à douleur* (1997) incarne selon moi la perfection du faux documentaire. Là où réalité et fiction sont intimement nouées. Un double nœud là ! J'avais lu dans une entrevue à propos de ce film que même Robert ne savait plus parfois si ce qu'il filmait avec les junkies était vrai ou faux. Quand tout est englué et qu'on ne sait plus ce qui est quoi, qui dit vrai ? Et que dire du film de Philippe Falardeau *La Moitié gauche du frigo* (2000). À l'époque, ça m'avait pris beaucoup de temps à *processer* que ce que je regardais était fictif… Bref, je m'égare. Ces hommes m'inspirent.

Au fil du temps, j'ai réalisé une douzaine de courts métrages « documenteurs ». J'ai exploré la fiction traditionnelle, j'ai aussi gossé avec beaucoup de lâcher-prise, quelques films expérimentaux (au grand malheur de certains !) Au final, le genre dans lequel je m'émancipe le plus aisément comme cinéaste, c'est le faux documentaire. C'est d'ailleurs pourquoi mon premier long métrage *Écartée* (2016) épouse ce genre. J'ai un plaisir immense à : fabriquer des personnages inspirés du réel, reproduire des choses que j'ai vues ou entendues, exacerber des affaires que je déteste, berner les gens et construire des univers inventés qui sont authentiquement emballés de vérité… Faire des fausses entrevues, ça me permet librement d'exprimer des idéaux, de défendre des concepts, de faire dire ou faire faire des aberrations qui m'exaspèrent ou me font rire. #lerirecestvrai

Je gagne ma vie principalement comme réalisatrice pour la télévision, en documentaire et en téléréalité. C'est pour moi une source inépuisable d'inspiration et mes aptitudes pour les mises en scène fictives me sont souvent utiles. À force de manipuler la réalité et de puiser dans ce qui existe de façon tangible, je vois de la bullshit partout et je ne crois plus en grand-chose !

#MAISJAIDELESPOIR